

De l'exposition à l'expérimentation

Reprenant une citation de Godard, la Chalet Society, qui présente l'exposition hors normes du Museum of Everything, se situe « dans les marges et pour une nouvelle ligne ».

ARRIVANT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE, l'exposition « Exhibition #1.1 » est ainsi nommée parce qu'elle fait suite à celles proposées par The Museum of Everything depuis 2009. En Angleterre, en Italie ou encore en Russie, elles ont été visitées au total par plus de 350 000 visiteurs. Par deux fois prolongé à Paris, c'est un événement où exposition rime avec expérimentation. Les professionnels y verront une nouvelle façon de considérer et de présenter l'art « non conventionnel », en écho à l'art avec un grand « A » et dit « contemporain », et le public y trouvera d'autres expériences à vivre. Aujourd'hui est donc présentée une partie des collections du Museum of Everything. « Tout », ici, ne veut pas dire n'importe quoi, mais plutôt une sélection de créations d'artistes « alternatifs » datant du XIX^e siècle à nos jours. Des artistes que le magazine américain de référence *Raw Vision* qualifie ainsi : « outsider, brut, folk, naïve, intuitive, visionary ». Une collection très imposante (plusieurs milliers d'œuvres) réalisée par un Anglais, James Brett, qui parcourt le monde depuis dix ans pour les dénicher, les acheter. Pour les présenter au public, il a fondé le Museum of Everything, un (non) musée ambulant unique en son genre, dans une volonté de contextualisation, rejoignant ainsi les réflexions de Marc-Olivier Wahler.

On ne présente plus celui qui fut, entre autres, directeur du palais de Tokyo de 2006 à 2012. Pour dépasser la rigidité de l'institution, il monte des actions parallèles : carte blanche à des artistes réputés pour des projets hors normes, universités d'été (les châteaux), ou encore programme international (les chalets). Helvète et homme du monde, M.-O. Wahler conçoit ainsi un nouveau projet : la Chalet Society, dont le nom évoque à la fois une fondation caritative – tout le monde est bénévole – et une « communauté ». Avec cette communauté mondiale d'artistes, de collectionneurs, de chercheurs en quête d'une conscience poétique, il s'agit de repenser le centre d'art ; mais aussi de lui donner une nouvelle identité, plus ouverte, sur la réalité de la création en phase avec la globalisation, l'Internet. Car désormais,



Judith Scott (1943-2005), *Sans titre*, objets emmaillotés dans de la laine.

© The museum of everything © Sylvain Delieu



Henry Darger (1892-1973), *Sans titre*, 1940-1960, America II, The Museum of Everything.

il faut avoir conscience, comme l'explique M.-O. Wahler, que « le software l'a emporté sur le hardware ». La Chalet Society est donc une large plate-forme. Structure mobile, « élastique », elle va sillonner le monde pour présenter expositions, événements et même ateliers de testeurs d'idées. De plus, le concept est exportable : cette année, une Chalet Hollywood s'installera à Los Angeles et d'autres suivront, à Berlin et ailleurs. Revenons à Paris : pour son lancement, la Chalet Society a donc invité The Museum of Everything à séjourner quelque temps dans un lieu surprenant. Un grand bâtiment désaffecté – une ancienne école catholique –, friche dont la façade en brique et l'escalier de secours extérieur évoquent New York. Cet endroit, un rien inquiétant, est en parfaite adéquation avec les pièces présentées, en phase avec le « musée excentrique » et le projet Chalet Society, dont l'autre aspect important concerne le financement. Loin des subventions, cette structure autonome ne peut fonctionner que grâce au soutien de personnes passionnées, engagées. Ce lieu improbable a été mis à disposition par le groupe Emerige, qui l'a acquis en 2007. Rappelons que cette société a ouvert à Paris, en mai 2010, un centre d'art contemporain, la villa Emerige. Son président fondateur, Laurent Dumas, secrétaire général du musée d'Art moderne de la Ville de Paris, est aussi un grand collectionneur et un mécène.

Prêt pour un étonnant voyage ? Suivez la flèche, rouge, immense, sur le mur de cette cour cachée derrière la porte cochère d'une construction haussmannienne : vous voici comme Alice, guidé vers l'entrée du pays des merveilles de la création « parallèle ». Sur trois niveaux vous attendent quelque cinq cents œuvres très diverses par leur genre et leur matériau, essentiellement de récupération – peintures, dessins, sculptures, installations. Rien qui ne soit investi : nombreuses salles, longs couloirs, jusqu'aux exigus sanitaires ou même placards, le tout resté dans son jus, loin du « white cube » de la galerie moderne. Ici règnent le gris des parquets grinçants, les couleurs passées des murs. Tout est labyrinthique. L'éclairage, volontairement sourd et diffus, l'ambiance particulière : on se laisse envoûter ou on rejette.



© The museum of everything © Nicolas Krief

La chalet Society, à Paris.

En effet, la densité peut rendre l'ensemble un peu étouffant. L'affichage est basé sur l'émotion ou les sensations que provoquent ce lieu et les œuvres, aussi surprenantes que bouleversantes, voire poignantes. Loin de l'intellectualisation, on est au plus proche de l'intime. Point de classiques cartels, mais des textes écrits par des personnalités, commissaires, écrivains, musiciens et bien sûr, artistes : Christian Boltanski, Annette Messager, Nick Cave, David Byrne pour n'en citer que quelques-uns. Le tandem Brett/Wahler a voulu contextualiser les créateurs des coulisses de l'art et leurs œuvres clandestines, mais montrer aussi combien celles-ci ont pu influencer les artistes contemporains reconnus. Un dialogue s'établit ainsi entre les marges (révélées) et la ligne (surmédiatisée)... Par exemple, Cindy Sherman et Maurizio Cattelan parlent de Morton Bartlett,

inspirés par ses glaçantes et étranges poupées-figurines. Cette exposition est un long voyage, demandant temps et ouverture d'esprit totale. Sa réussite est double : s'éloigner du pathos pour rester proche du vif de l'œuvre, et surtout révéler, clairement, le chaînon manquant dans l'histoire de l'art. De jeunes médiateurs, compétents, sont à la disposition du visiteur. Très souvent présentée en groupe de pièces, chaque œuvre est la matérialisation d'une histoire personnelle... Celles d'exclus ou d'ermîtes, celle d'un homme de peu mais doté d'une mémoire étonnante, d'un sourd, d'un muet, d'un aveugle même ; de révérends et de bonnes sœurs, de fermiers ou d'ouvriers... Celle d'un concierge de Chicago, Henry Darger, qui ouvre l'exposition est un moment fort. L'unique série au monde des œuvres séquentielles et dessins colorés narrant le trouble conte de fées des « Vivian Girls » nous est présentée, ainsi qu'un carnet où l'artiste détaillait ses récits. On retrouve d'autres grands noms de l'art brut international comme Madge Gill, Judith Scott, August Walla ou Alexander Lobanov. En revanche, Émile Ratier est l'un des rares Français exposés. Nos coups de cœur : les dessins de la Chinoise Guo Fengyi, les sculptures en ferraille et fil de fer d'Emery Blagdon, l'étonnante pièce faite sur napperons de papier de George Widener, les fascinantes et fragiles sculptures du couple français ACM, entièrement réalisées en pièces récupérées de machines à écrire ou d'autoradios. Bouquet final, quelques figurines animées de Calvin et Ruby Black sont mises en situation dans une salle nous invitant à voir le film de leur installation dans le désert californien : saisissant ! En définitive, ce panorama de l'art brut de décoffrage développe et renforce notre sensibilité à toute œuvre, consolide notre liberté. ●

- « Exhibition # 1.1. », The Museum of Everything, Chalet Society, 14, boulevard Raspail, Paris XIV^e, tél. : 01 55 35 25 12, www.museverything.fr - Jusqu'au 24 février, du mercredi au dimanche de 11 h à 19 h, vendredi et samedi jusqu'à 20 h. Entrée libre, don recommandé de 5 €, renseignements et inscription préalable au téléphone. Catalogue en anglais, 259 pp., 80 €.